

*Askèmata*

*la durée et l'instant*

*D'étrange*

## I

Le temps était de mer, de silence et de nuit, fontaine de stupeur à mes yeux froids et malades de citadin somnambule, lumière d'étoile aveugle ; temps promis au voyageur égaré dans le songe ; horizon qui ne se ferme et dérive à des milliers d'années-lumière, pourtant là, temps non commun, - oh combien ! -, de confusion, d'allégresse comme peau d'abîme, ô femme sans frontière que j'aimais.

Le ciel recommençait mais il était d'étrange, rose jamais éclore, barque à l'encre soudée aux déhiscences rouges.

Quoi ! souffrance, omniprésente souffrance qui nous perd, enveloppant tes filets d'ombre, en ce *moment* tu pouvais m'emporter : on est heureux le temps d'une pensée.

Beauté, j'ai fait serment de ne jamais te perdre dans les eaux troubles de la mémoire. Tu étais là, au fond de la rivière de l'exil. Je te voyais. J'avais fermé les yeux, inondé par l'oubli qui offre le pardon.

Silence, dévêts-toi des tristes habitudes ! Quand revient la parole, encore nous ne savons. Monde, je ne dirai plus Vous : partout je t'ai trouvé, mémoire inaltérable de la nuit, pressentiment de l'aube.

Vraies paroles cherchées au fond de l'inconnu, sur les pentes gelées des cordillères du temps, je vous ai trouvées là, sur la première route. Quelques instants d'ascèse suffisaient. La vérité ne dure qu'une flamme, une île, une pensée.

## II

Le temps était de mer        était de cendre. Pas assez loup de mer pour m'en aller le cœur léger parmi les hommes. Le ciel ne parlait plus, ce n'était plus dimanche, les portes se fermaient dans l'infini lunaire, rancune humiliée de fleuve sans estuaire.

Instant, je te voulais, comme l'eau et le chant. Nous fûmes de l'errance, oubli des vieilles habitudes.

A présent la mer folle comme les flammes, et les mots coups d'épée dans l'eau funeste du langage. Voyageur, tu restes à dormir dans ton ombre... tu ne fus pas heureux, flamme qu'un remords éteignait, légèreté pesante où périssent les rêves, où s'éveille la conscience.

\*

Puis l'instant par l'image, marge innée tintée d'aube, maison assoiffée d'infini, ce qu'on ne peut atteindre, instant brut, taillé dans le vide et la beauté. Demeure fugitive où flottent tous les songes. Heures nébuleuses, de nuit si pâles ! Et je voulais ne plus partir, m'enivrer de quintessence heureuse, apaisé comme ombre d'été. Partout les sources bouillonnantes de l'esprit.

Pourquoi *l'instant* n'était ? Ni de l'enfance, ni des premières ères de l'amour, chevaux enfin domptés, fontaines par le rêve.

Moments de nouvelles naissances, il me faut vous nommer à l'ombre du silence.

Et tu étais là, ce qu'il fallait de lumière dissipée, guérie de noirceur. L'amour, braise aussitôt éteinte. Nous voulions rester, ne plus partir, boire le silence. N'existe que le silence par les paroles inaudibles, et cette bleuité d'arbre sans regard.

Ô jardin des nouvelles Hespérides, profondeurs blanches sous les lunes muettes du secret    de l'obsolescence !

Ô jardin suspendu aux bords de la mémoire qui s'attriste ! Et ce parfum n'était d'esprit. Fleurs paresseuses de l'enfance du monde, même l'espérance qui se fane, pauvre espérance que j'avais perdue. De lourds figuiers ployaient sous la promesse des fruits lourds ; je ployais sous le poids des inconstances.

Ô jardins des délices pénombreuses par les touffeurs insanes, traînant moiteurs obscures. L'autre lieu m'aveuglait. Avant lui tout fut fade.

A peine ai-je embrassé les rives de l'oubli, ai-je *pris* le temps, saisi l'instant dans son vol d'oiseau-lyre. A peine ai-je embrassé les rives. Insensé, je n'ai su vivre : j'ai fui le bonheur comme on fuit une pensée.

\*

Deux âmes qui s'attachent sont des anges qui chutent, l'amour une eau mauvaise, soir dilué dans l'éternité. Je m'y noierai si tout s'abîme. La nuit s'efface dans le jour, l'étoile au ciel se perd esseulée mourante. Comment renaître à la beauté ? Un soleil froid cisaille le rivage... Je vis d'instant, je rêvais d'éternité.

Instant, j'aurais dû te cueillir. La déesse des eaux m'entraînait dans la danse, sabbat de rivière amoureuse, orage des intermittences. Que n'ai-je suivi la sarabande le vent. Le temple du temps s'est figé. Forêts épaisses, eaux, vents, je vous le demande...

□ « Il est trop tard. C'était hier qu'il fallait écouter ».

\*

Chant, tu nécessitais lenteur. Mot à mot j'ai rejoint nation qui se trouble. Est-ce l'ombre l'éternité qui marque les replis de l'aube, est-ce l'illimité ? Poème inexorable, le temps s'écrit à chaque pensée.

Mon *pays* est lande rude, couloir d'ombre et de nuit. Et je préfère l'ennui de la terre sauvage au froid désert de la cité. Voir naître le veau fluet à l'étable, le jeune chevreau agrippé à sa mère. Et c'est le premier chant où s'incurve la brume, où se rassasierait ma faim d'éclipse et d'ombre. Le monde se nourrit d'étoiles en délire, le troupeau se disperse par le vent qui s'affole.

Je voulais être libre de boire ce vrai monde, d'oublier peu à peu les brises du passé. Ce que l'âme récolte aux semailles de l'aube, c'est la clarté brumeuse d'une simple seconde. Serait-il écarté de sa route profonde, le fleuve n'aurait de songe, n'aurait de vérité. Tout en moi rêve d'isthmes, de côtes et d'amers où s'agrippent des mots confus et embrumés. Sédentaire malgré moi, je rêvais d'une plage, je voulais l'horizon.

Ô lande pénombreuse, tes cheveux agités m'offrirent un langage. Moi qui vis Olympie et Rome et Salamanque, je te louerai toujours puisque tu me ressembles, paysage esseulé, balayé par l'orage, par lequel naissait une phrase.

Toi la noire d'orages, dégoulinante et triste, tu transformais le rêve en trombe incandescente. Des sorciers ricanaient dans l'aire gémissante, le vent ébouriffait les genêts, les bruyères, ma raison infinie s'enivrait de l'essence. Illuminé soudain par le trait de l'éclair se dressait le poème, instantané fugace dans la lente durée. Le temps tonnait au fond de ma triste mémoire. Beauté, tu fus si vive sur les pierres brisées, que je crus te confondre avec l'immensité !

J'aimais tant ces extases sur la route nocturne, la stupeur en moi-même en devenait si grande, que l'aventure des mots malgré moi s'écrivait.

La vie ne valait rien pour moi sans fulgurances. Nous allions mourir sans avoir tout refait, sans que d'ultimes flammes ne brûlent le passé.

Et j'allais sur la lande, j'allais dans le désert, jusqu'aux confins des îles où l'inouï naissait. Des temples des palais illuminaient nos tempes, le vent s'était posé par les corymbes de l'espoir.

Des rondes infinies de filles tournoyaient, les suaves parfums des grands pins m'enivraient. La mer incandescente dansait dans l'inconstance, et des vies inconnues lentement s'écrivaient, lentement renaissant au tréfonds de mes songes.

Le temps ne comptait plus, que dire ? Il s'émouvait. Je pouvais bien mourir s'il fallait sur le champ : ce qu'il fallait connaître, je le connaissais. Oh ! la joie se nourrit de beauté et d'instant. Il faut perdre mémoire, le vrai c'est le présent, futur irrémisssible et pur comme du lait.

Au faite de l'ailleurs, l'oubli de la durée, l'oubli de la souffrance, des miasmes malsains de la désespérance.

Sur la lande mouvante je tracerai la route... Et vivre le voyage des paroles mouvantes.

Les mots offerts un jour délivreront le monde, comme l'eau de la source et comme la lumière. Sur le chemin ouvert il neigera des ombres, des astres dans tes yeux habilleront le monde. Puisqu'il n'était que nuit, que douleur, que blasphème, les mots corrigeront ce que l'homme a défait.

La route jusqu'aux cieux, un cortège de songes, dans la brume une aurore d'espérance refaite, et dans le vide éteint le bonheur lumineux. J'écouterai le chant des sirènes plaintives, oublieux de ce mal qui toujours m'assaillait. La lande deviendra sainte métamorphose, jungle inondée de flammes, de lumière luxuriante. Les prophéties du vent frapperont la mémoire, ici et maintenant, franchissant le réel, franchissant l'inconstance, la lumière affaiblie du monde qui m'effraie.

Je voulais tant atteindre cette frontière blanche, le foudroiement de l'ombre, la terre inconcevable, les frontières lavées de la compromission. Je m'en fus pas à pas vers l'instant qui me comble, oasis de fraîcheur dans le feu du désert. Mes yeux s'écarquillaient, l'âme était-elle heureuse ! des univers sans lignes s'offraient à chaque page. Il fallait témoigner de l'odyssée heureuse : j'étais le seul à voir et mes yeux supportaient. Des souffles improbables plissaient la peau solaire d'une mer impassible. La neige qui fondait dévalait les coteaux, les ombres pâlissantes.

Ennui, peur, habitude n'étaient que des fantômes. J'aurais aimé rester toujours l'hôte d'un monde où la beauté rivalisait avec l'enfance, où toujours le printemps renaissait.

Mais sans cesse l'hiver revient en nos regards, sans cesse le bonheur disparaît. Poème, souvenir de l'instant qui s'échappe, reflet du reflet, tous les jardins débordent, mais ils sont trop confus. Ton souvenir est vague, quiète perfection ! La lumière de l'oubli s'épanouit dans l'obscur, l'extase est terminée, le songe est révolu, ne restent que les mots volés à l'intuition.

Où sont passées les nymphes, la sylphe que j'aimais ? Je ne caresse plus que l'ombre des ténèbres, que des formes informes, vides comme la mort. Quoi ! que fais-tu, poète, au fond de la souffrance ? Tu descends à tâtons pas en pas en toi-même, et tout ce qui vivait peu à peu disparaît.

Repousse les ténèbres, et descends jusqu'à toi. La mer s'est affraîchie de nuit et de silence. Espoir que l'on retarde, tu n'es que de sommeil. La vie naît de l'instant, le bonheur s'assoupit. Voilà que recommence le miracle du temps, que les nuées s'estompent, que le soleil renaît sur les Tropiques de ma vie !

C'est maintenant que ressurgit l'île engloutie du songe ; maintenant que *l'autre vie* s'écrit ; maintenant que le fini conçoit l'infini.

J'avais un pied pendu dans le mystère, l'autre posé sur l'éphémère. J'ouvris la porte de l'origine et du devenir. J'étais un point infime, humant l'énergie noire<sup>1</sup>, la matière et l'anti-matière, la pensée et l'anti-pensée.

\*

Le temps était de mer, était de cendre. Le ciel était miroirs et portes. Les mots se dissolvaient dans l'infini secret. Par les monosyllabes de l'instinct, les effigies du monde comme des astres, déposant leurs baisers d'abîme. Et la poésie pour nous comprendre à demi-mots, pays

---

<sup>1</sup> Terme d'astronomie. L'énergie noire occupe une large part de l'univers, déformant ce qu'elle cache. On ne comprend pas encore ce que c'est.

de miel où s'épandent les images. Je ne suis qu'un chasseur d'infini, écoutant l'essaim bruissant du remords.

Soleils repliés, fruits mûrs éclatant pour resplendir dans le murmure. Le ciel s'obscurcissait comme un fleuve de sang, la vie rampante glissait dans son hiver. Ô fulgurances propices, compensez ces instants de faiblesse. Que les charpentes instinctives de la phrase bâtissent un pays de prodiges ! Que l'ascèse arpente<sup>2</sup> l'univers pour ériger la sagesse ! Ici la Lumière, loin des abîmes noirs, le rouge murmure du voyageur, l'oubli des choses sacrifiées. Dernier acte où l'on élude, et rien ne compte plus que ce monde exact sous l'aile des tiédeurs, un ultime frisson d'amour.

Que l'instant renaisse, la vie profonde, vérité d'angle, soleil sans vestige, sans paille, ce point où d'être nous naît le bonheur ! Notre sol, notre village !

Et la mer de novembre, aussi loin que l'on voit, joyeuse, nervurée, mobile, sifflotante. Qu'est-ce qu'un instant dans les âges ? Je ne cesse de cesser. Ne restera même plus la mémoire, pour qui aimait *cela*. Partout je n'ai surpris qu'attente, éternité de la seconde, incontestable azur.

Ne restent que les lettres de ton nom, poussières d'étoiles sur la langue.

Mes yeux ne garderont rien.

Quelques mots ciselés comme prières, inexacte partition, lumière d'avant la lumière, preuve d'avant la preuve.

Aveuglement j'ai erré dans l'éphémère... et le monde prend fin, j'ai pris peur, erré dans le Verbe. Les pensées se déchirent avant de vivre. L'instant me semblait lisse mais on voit à travers.

Aujourd'hui revenait, et le monde cette ombre insoumise. Plus jamais le fleuve ne serait le même, ce qui passe et dissone. L'alphabet secret de la vérité, je n'en connaissais pas toutes les lettres : ma poésie ne donnait sens qu'à quelques mots.

... Seulement le pays penche, le temps tressaille. Les vagues de l'Histoire emportent le bonheur, quelque chose de sage peut-être, le calme d'une pensée. Ma main sculpte l'inattendu langage, je ne lutte plus, j'attends que l'eau s'aveugle, que soit de lumière la lumière.

Aujourd'hui presque plus rien ne compte, même le cœur incrusté de larmes, endeuillé de vivre, cherchant sa nuit dans l'infini.

---

<sup>2</sup> *Askèmata* désigne littéralement l'ascèse de l'arpenteur.

**Eric Sivry** est né le 1<sup>er</sup> octobre 1959 à Paris. Il a écrit douze recueils de poèmes, dont *A Force de Jours* (Scheda, 2006) ; *Instants de Voyages et autres heures inventées* (L'Harmattan, 2010) ; des récits – *Cnossos* (Rimbaud revue, 2002), *Carnaval* (D'Ici et D'Ailleurs, 2005), *L'Île perdue* (Tensing, 2013).

Privilégiant une réflexion sur l'expression de l'intuition en art, il est à l'origine du groupe intuitiste, et de la revue « Intuitions », avec Sylvie Biriouk. Il a écrit à ce sujet le manifeste littéraire et artistique de l'intuitisme, *Pour un art de l'intuition* (Anagrammes, 2003), définissant notamment une « nouvelle épopée ».

Son œuvre de critique littéraire et artistique s'intéresse plus particulièrement aux œuvres de Marcel Proust, Guillaume Apollinaire, Yves Bonnefoy, Paul Eluard, Man Ray, Hédi Bouraoui, Giovanni Dotoli.